

Sibyle Veil, de l'ombre à la radio

Désignée, en avril, par le CSA, PDG de Radio France, l'ambitieuse énarque de 41 ans, jusque-là numéro deux du groupe audiovisuel public, est chargée de piloter la « maison ronde » dans une période de restrictions budgétaires

1977

Naissance, le 26 septembre, à Langres (Haute-Marne)

2002-2004

Promotion « Senghor » à l'ENA

2007-2010

Conseillère à l'Elysée, puis, entre 2010 et 2015, Directrice du pilotage de la transformation à l'APHP

2018

Nommée, en avril, par le CSA à la tête de Radio France

Il y a deux Sibyle Veil à la Maison de la radio, à Paris. L'une, godiche blonde, bon chic bon genre, écharpe sur l'épaule – incarnée par l'humoriste de France Inter Charline Vanhoenacker dans une parodie disponible sur le Web –, parcourt, affolée, les couloirs de l'entreprise publique qu'elle dirige. L'autre, la vraie, tout aussi blonde, reçoit dans son bureau avec vue sur la Seine, et c'est son calme qui frappe, à la fois attentive et distante. Tout en maîtrise de soi. « *Techno froide* », raillent les critiques, « *manageuse du service public* », louent ses défenseurs.

A peine revenue d'une visite en Corée du Sud et en Chine, elle prépare un déplacement à Londres pour rencontrer son homologue de la BBC, Tony Hall. Son credo : adaptation et innovation. « *Notre organisation a été pensée à une époque où la diffusion était uniquement hertzienne, explique-t-elle. Elle doit désormais être adaptée pour développer la présence de nos contenus de service public sur tous les canaux traditionnels et nouveaux en acquérant de nouvelles compétences et en redéployant nos activités dans un contexte d'économies à réaliser.* »

Jusqu'en avril, Sibyle Veil, 41 ans, a évolué dans l'ombre, servant fidèlement Mathieu Gallet. Son prédécesseur l'avait fait venir en 2015, au sortir d'une grève dure de près d'un mois, qui avait débouché sur le renouvellement d'une partie de l'équipe de direction. Sibyle Veil était apparue comme la personne la plus appropriée pour être le pivot d'une nouvelle organisation. Cette jeune énarque ne s'était-elle pas occupée de superviser la transformation d'un mastodonte public, l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris (AP-HP), qui gère 39 hôpitaux et emploie 100 000 personnes ? Elle en garde le souvenir d'une période passionnante : « *Pendant quatre ans, j'ai dû faire évoluer cette énorme machine à la gouvernance très complexe. Quand je suis arrivée à Radio France, j'ai trouvé cela plus simple.* » Lors de sa première apparition

au comité central d'entreprise, elle reste volontairement en retrait.

AU SERVICE DE NICOLAS SARKOZY

Mais la chute surprise du PDG de Radio France – révoqué, en mars, par le Conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA), après une condamnation pour favoritisme – lui permet de saisir sa chance. Démontrant un réel sens tactique, elle prend de court tous les rivaux potentiels en interne et annonce sa candidature. En avril, le CSA la désigne. Aurait-elle bénéficié, se demandent certains, du soutien de son ancien camarade de l'Ecole nationale d'administration (ENA) Emmanuel Macron, à la campagne duquel son mari, Sébastien Veil – appartenant à la même promotion « Senghor » –, a participé ?

Sibyle Veil balaie ces accusations et met en avant sa présence au sein de la maison depuis trois ans, mais aussi sa pratique du dialogue avec les syndicats, pour porter les changements nécessaires en ces temps où l'Etat réclame un effort budgétaire de 20 millions d'euros pour Radio France à l'horizon 2022. Elle promet un « new deal » social et s'engage à protéger l'indépendance des rédactions. Dans sa conquête du pouvoir, en tout cas, elle aura appliqué les maximes des meilleurs penseurs politiques : observer, gérer les affaires avec sang-froid, attendre son heure et savoir garder profil bas...

Mais la voilée en pleine lumière, plus exposée. Le moindre faux pas peut coûter cher. A peine nommée, Delphine Ernotte, PDG de France Télévisions, n'avait-elle pas suscité la polémique en raillant « *une télévision d'hommes blancs de plus de 50 ans* » ? Sibyle Veil a retenu la leçon : sa communication des débuts est maîtrisée, un peu trop « techno », justement. Il lui faudra quelques mois pour se détendre.

Sa désignation à la tête de Radio France semble l'aboutissement naturel de ses ambitions d'énarque. En amont, rien, pourtant, ne la

prédestinait à concourir pour entrer à l'ENA – contrairement à son époux, Sébastien Veil, petit-fils d'énarques. Et dont la grand-mère Simone a donné son nom à une promotion.

Elle assure qu'elle vient de « *la province dans ce qu'elle a de plus modeste* ». Son père, originaire d'un village de la Haute-Marne, est devenu ingénieur grâce à ses études, sa mère est psychologue. Née sur les plateaux glacés de Langres, Sibyle Petitjean – qui a une sœur aînée et un frère plus jeune – a passé la plus grande partie de sa jeunesse à Dijon. En épousant Sébastien Veil, en septembre 2006, au château du clos Vougeot, non loin de la capitale bourguignonne, elle rejoint l'aristocratie républicaine et y semble comme un poisson dans l'eau. « *Sibyle s'est intégrée très facilement dans notre clan familial, même si elle vient d'un milieu différent* », relève Jean Veil, l'oncle de Sébastien et fils de Simone.

Sortie dans la « botte » à l'ENA (les quinze premiers qui peuvent rejoindre les trois grands corps), elle choisit le Conseil d'Etat. La campagne présidentielle de 2007 se profile. Elle se met au service de Nicolas Sarkozy, tout comme son mari et d'autres camarades de promotion, notamment la major Marguerite Bérard-Andrieu, aujourd'hui haute dirigeante de BNP Paribas, et Sébastien Proto, actuel directeur de la stratégie de la Société générale.

Pour cette génération marquée par les attentats du 11 septembre 2001 aux Etats-Unis et frappée par la présence du candidat d'extrême droite, Jean-Marie Le Pen, au second tour de l'élection présidentielle, en

avril 2002, le ministre de l'intérieur est l'homme du moment. Sibyle Veil est sensible à son volontarisme, après l'immobilisme des dernières années Chirac. « *Il était l'incarnation d'un nouveau colbertisme* », souligne-t-elle. « *Ce fut un moment fondateur, de conquête, avec une place importante accordée aux idées nouvelles* », constate son ami et ancien camarade de promotion Pierre-Alain de Malleray, PDG de Santiane, un courtier en assurances en ligne. Sibyle Veil rejoint donc

l'équipe réunie autour d'Emmanuelle Mignon, une autre énarque, qui animait un réseau d'intellectuels et d'experts afin de bâtir le programme du candidat.

CAPACITÉS D'ÉCOUTE, DE RÉFLEXION

Après la campagne, celle qui se définit, au fond, comme une « *centriste libérale pro-européenne* » rejoint l'Elysée, où elle travaille de 2007 à 2010, sous les ordres de l'expert des politiques sociales, Raymond Soubie. Comme le souligne l'écrivain Mathieu Larnaudie dans le livre qu'il leur a consacré (*Les Jeunes Gens*, Grasset, 208 pages, 18 euros), sous Nicolas Sarkozy ou François Hollande, les membres de la promotion « Senghor » « *ont su se saisir des bonnes places, près de la Seine, avec un sens du timing, une capacité d'adaptation et une célérité impressionnants. Tout en faisant mine de ne pas y voir quelque chose d'exceptionnel* ». Contrairement à nombre de ses camarades, Sibylle Veil est restée au service de l'Etat – mais jamais loin de la Seine. « *Elle a le service public chevillé au corps* », disait d'elle son amie, la journaliste Marie Drucker, au moment de sa désignation à la tête de Radio France.

Ceux qui ont travaillé avec elle louent ses capacités d'écoute, de réflexion, le tout agrémenté d'un calme olympien. Ce qui en fait une redoutable négociatrice. « *Elle attire natu-*

rellement la sympathie de ses interlocuteurs », note M. Soubie, une qualité que lui reconnaissent les équipes qui travaillent au quotidien avec elle. « *Elle comprend très vite et n'est pas dans l'affect, tout en étant très humaine* », juge Mireille Faugère, l'ancienne directrice de l'AP-HP, qui l'avait recrutée. « *Plus pain d'épices que moutarde* », plaisante Jean Veil.

Mais les plus critiques y voient la représentante d'un nouveau type de commis de l'Etat converti au néolibéralisme. « *C'est une génération qui ne voit pas la différence entre public et privé. On est dans un type de néomanagement qui gouverne avec la "culture du résultat", au nom d'une rentabilité accrue, en faisant appel à des cabinets de consultants, sans tenir compte de la réalité du terrain* », affirme la docteure Anne Gervais, vice-présidente de la Commission médicale d'établissement de l'AP-HP. A Radio France, Jean-Paul Quenneson, membre du conseil d'administration et syndiqué à SUD, s'inquiète, lui, de « *l'orthodoxie budgétaire* », des postes non remplacés, d'une création sacrifiée... « *Je ne dirais pas qu'elle est hautaine, mais, en tout cas, elle est loin des réalités que les salariés vivent* », dit-il, s'inquiétant de voir s'installer « *une dynamique de résultats et de chiffres* ». Si l'on parle des chiffres, ceux que, dans l'immédiat, Sibylle Veil attend avec impatience sont contenus dans la première vague de résultats

d'audience. Sa toute première comme numéro un. Ils seront connus jeudi 15 novembre. Car, à Radio France, en période de bonnes audiences, la vie peut ressembler à un long fleuve tranquille. Comme la Seine. ■

FRANÇOIS BOUGON

**« C'EST UNE
GÉNÉRATION QUI NE
VOIT PAS LA
DIFFÉRENCE ENTRE
PUBLIC ET PRIVÉ. ON
EST DANS UN TYPE
DE NÉOMANAGEMENT
QUI GOUVERNE AVEC
LA "CULTURE DU
RÉSULTAT", AU NOM
D'UNE RENTABILITÉ
ACCRUE »**

ANNE GERVAIS

vice-présidente de la
commission médicale
d'établissement de l'APHP